
La vie rurale en notre région

Par Georges GUYONNET

Bibliothécaire de la Bibliothèque Nationale (Conférence du 10/10/1951)

L'orateur nous conduit avec beaucoup de bonne humeur du berceau à la tombe de Jacques Bonhomme, rappelant les usages locaux des fêtes campagnardes, des chansons, tout ce qui constitue le folklore de notre pays de Brie.

Venir parler d'histoire est vraiment une tâche très facile. Votre cité, lieu d'élection des saintes, apanage des princesses de sang royal, a le rare privilège d'être chargée d'histoire à travers toute notre histoire. Votre passé a la richesse d'une coupe géologique idéale, sur laquelle tous les terrains se trouveraient superposés, du précambrien le plus ancien au pléistocène le plus récent. Ainsi l'histoire de Chelles est un vaste éventail ouvert sur l'histoire, allant de l'hominien aux sanglants combats de la Libération ? tout y est, le paléolithique, le gallo-romain, le franc. L'époque carolingienne est illustre chez vous grâce à Chilpéric, que les soins de son épouse enlèvent à notre triste monde. Le Moyen-Âge construit vos églises, cisèle vos reliquaires et l'ancien Régime voit se dérouler à Chelles les fastueuses réceptions de son abbaye royale. Quant à l'époque contemporaine, elle a tristement illustré la sagesse du vieil adage, et combien il eut été préférable que vous n'eussiez point d'histoire en 1870 et surtout en 1944. Mais tel n'est pas votre destin. Il semble que vous êtes au confluent de l'actualité, pour le mieux comme pour le pire, pour les grandes choses comme pour les petites, et votre ville sillonnée de chemins gallo-romains, parcourue par les lourds chariots mérovingiens est aussi celle dont Victor Hugo a décrit la halte de la diligence dans la cour de l'abbaye et celle qui se signale aux touristes par le petit rectangle vert de son aérodrome.

Toutes ces qualités donnent indiscutablement le droit à votre cité de porter le titre de " perle de la banlieue est " que proclame fièrement le cachet de la poste. Oui, Chelles est bien une perle de cette riche couronne qu'on appelle l'Île-de-France. Province exceptionnelle à tous égards qui éveille dans l'esprit des gens l'idée d'une sorte d'immense parc au milieu duquel s'élevaient ces somptueuses demeures appelées Versailles, Fontainebleau, Vaux-le-Vicomte, Compiègne, Chantilly et bien d'autres encore.

Mais, l'Île-de-France d'autrefois ne tient pas seulement dans un salon et fut tout autre chose qu'une aimable pastorale pour chromos et pastels de Carmontel. Pendant que marquises en robe pompadour et portant houlette enrubannée jouaient avec des moutons aux sabots vernis, il y avait, à quelques toises de là,

d'authentiques bergers gardant des moutons crottés, et portant houlette de fer, propre à tirer vigoureusement les fugitifs par la patte. Cette constatation n'est pas l'apanage d'un régime ou le honteux résultat de je ne sais quelle tyrannie. Aujourd'hui encore il y a des gens roulant carrosse, de très chers et très beaux carrosses, qui jouent à manger sur l'herbe, exactement comme le laboureur ou le terrassier qui fait chauffer sa gamelle sur le chantier.

C'est vers ceux-là que je voudrais vous conduire, vers les petites gens de nos régions qui étaient de vrais paysans lorsque la pleine campagne commençait à Belleville.

Nous allons donc imaginer un paysan d'Île-de-France, sans âge et sans visage : il n'en aura que plus de cœur et d'âme, et nous allons reconstituer sa vie avec les bribes de toutes celles de ses semblables que nous avons pu retrouver. Certes, il ne faut point s'attendre à éveiller des échos d'épigramme, de subtils sonnets et des conversations galantes et raffinées au cours de cette promenade. Mais nous aurons en compensation le chant nostalgique d'un flutiau de pastour, les joyeux triolets d'un piston de village, nos magnifiques chansons populaires touchantes de sentimentalité, ou un peu piquantes, comme de bonnes moustaches gauloises. Si nous savons bien chercher, nous trouverons au fond de tout cela un frais parfum de lavande, une exquise poésie, mais il faudra chercher car les abords sont rudes, les chemins cahoteux et nous ferons bien d'imiter le laboureur de la chanson qui met des arselettes

*C'est l'état de son métier,
Pour empêcher la terre
D'entrer dans ses souliers.*

Pauvre laboureur, il a bien du malheur, assure la même chanson,

*Au jour de sa naissance
L'est déjà malheureux.*

Ne le croyons pas trop cependant, car il aime à se plaindre. Mais il est vrai que de terribles dangers attendent le petit être qui vient au monde dans la chaumine paysanne. Le plus redoutable de tous est peut-être la sage-femme avec toutes ses superstitions et ses pratiques effarantes.

.... Deux ou trois jours après sa naissance, l'enfant est baptisé dans le joyeux tintamarre des cloches, des coups de fusil (déjà) et des cris de la marmaille, qui salue parrain et marraine pour avoir des bonbons et des sous, et les invectives s'ils y mêlent des gros haricots blancs. Puis la jeune maman se rend à l'église pour la belle cérémonie des relevailles, si ancienne que la liturgie chrétienne célèbre encore la purification de la Vierge et la touchante offrande des deux tourterelles que prescrivait la loi mosaïque.

La dure existence des enfants d'autrefois ne connaissait pas les plaisirs largement dispensés à ceux d'aujourd'hui, mais elle le réservait des joies plus profondes ? Pâques était par excellence la fête de la jeunesse. Le Jeudi Saint, les petits écoliers parcouraient les rues du village en annonçant les offices à grand renfort de crécelles, coutume que Coubron avait conservée jusqu'à une récente

époque. On leur donnait alors des friandises, quelques pièces de monnaie et des œufs, avec lesquels ils jouaient sur le bord des chemins de passionnantes parties de roulée.¹ Malheur à la maîtresse de maison acariâtre qui refusait le paqueret aux gentils quémandeurs. Ils se transformaient alors en lutins rageurs et entonnaient d'une voie aigre l'outrageant couplet :

*La vieille a mis sa poule couvrir
Afin de ne rien nous donner
Un jour viendra sa poule crèvera
Alleluïa!*

Au besoin, les plus malicieux remaniaient un vers et chantaient :

*Un jour viendra, la vieille crèvera
Alleluïa !*

Mais les années passent vite. Jacques Bonhomme est maintenant de ceux qui, dans la nuit du 30 avril, dressent des " mais " sous les fenêtres des filles. Sveltes arbrisseaux verdissants qui expriment les doux sentiments voués à celle qui reçoit ce présent, et dont la ferveur se mesure du mai. La verve populaire se donnait libre cours dans cette coutume, et si une jeune fille de Montfermeil trouvait un charme sous sa fenêtre, elle savait bien que c'était là un discret hommage à ceux dont la nature l'avait pourvue.

... La disette de 1692 est terrible. À Gagny, le curé note sur ses registres que la plupart de ses ouailles mangent du pain de son pur " et si maigre qu'il n'avait aucune liaison et ressemblait plutôt à la sciure de la planche qu'à du son et se vendait néanmoins deux sols et six deniers la livre ". La misère était si grande qu'on fuyait quand on ne mourait pas. En 1680, le même prêtre dénombrait 400 fidèles en âge de communier, et il ne lui en restait plus que 149 en 1696. Le même drame se reproduisait en 1709, déclenché cette fois par un hiver d'une terrible rigueur. À deux jours des Rois, le pain et le vin gèlent, il faut, à Groslay, des réchauds pour le vin de messe. Dans le courant du mois, la neige est si épaisse et le froid si intense que les gens meurent sur les chemins et qu'on traverse l'Oise avec chevaux et voitures. Les rivières gelées ne faisant plus tourner les moulins, on prend un écu de 3 livres pour moudre un setier de blé. Et un vigneron d'Île-de-France qui n'a pas peur des mots écrit tranquillement que dans les forêts, les arbres " pétoient " comme des coups de fusil. Le 13 juillet 1788, c'est la grande chute de grêle qui s'abat sur la région parisienne. En quelques minutes, des récoltes prometteuses sont hachées, des arbres brisés, des animaux assommés dans les champs par d'énormes grêlons. Mille communes de France sont ruinées le même jour.

Tableau tragique, n'est-il pas vrai ? Et dont la paysannerie française, par les lois mystérieuses de l'atavisme, n'est pas près d'oublier les sombres couleurs. Qu'on

¹ Dans certains départements, ce jeu, en usage à Pâques, consistait à faire rouler des œufs durs du haut en bas d'une planche. Le gagnant prenait pour lui les œufs arrivant entiers et abandonnait les autres à l'adversaire.

le veille ou non, notre façon de penser, nos plus secrètes réactions sont impérieusement imposées par le passé. On aura beau créer des assurances agricoles, multiplier les chances de protéger la récolte, l'homme des campagnes aura, à chaque semailles, l'impression de remettre enjeu une partie de son avoir, et il accumule pour essayer d'épaissir la marge qui le sépare de la détresse. C'est là toute l'origine de ces prétendues lessiveuses pleines de billets de 5 000 francs. L'effroyable image de nos campagnes qui vient d'être esquissée a sans doute éveillé vos souvenirs littéraires et vous a fait penser aux animaux farouches, mâles et femelles de La Bruyère. De grâce, n'attachez pas trop de crédit à cette fine bouche. Certes, pour l'habitué des maisons princières, nos paysans au teint hâlé et vêtus de grosse toile devaient paraître de fameux rustres. Seraient-ils mieux habillés de nos jours sans le secours des surplus américains ? Que Monsieur de La Bruyère ne peu-il voir aujourd'hui un arboriculteur de Gonesse ou de Montreuil couvert de la bouillie cuprique qu'il vient de pulvériser sur ses arbres ! Quels cris horrifiés il pousserait. Et cependant, s'il pénétrait dans la tanière de ce monstre, il y trouverait peut-être bien une cuisinière électrique et un poste de radio de la meilleure marque.

Dans les maisons paysannes pressées, blotties les unes contre les autres de chaque côté de la rue, le voisinage est des plus étroits. Les cours communes qui s'ouvrent ici et là créent de pittoresques enchevêtrements de propriétés. Sur le cellier de Jacques, Pierre a une chambre et la cave creusée sous la salle de Jean appartient à Paul. Invariablement, derrière les maisons s'étendent de minuscules jardins où les femmes cultivent quelques légumes d'usage courant et l'odorante giroflée dont elles pareront les repositoires aux jours de procession. On appelle ces jardins " les clozeaux " parce qu'ils sont fermés de haies vives, contrairement au reste du finage qui est sans entrave ni clôture dans nos pays d'open-field. Ah ! Comme on était loin alors de la cité concentrationnaire qu'un architecte fameux construit à Marseille sous le nom d' "unité d'habitation " et que les gens du pays appellent irrespectueusement " la maison du fada ".

Cette vie commune, qui fait du village une même maison habitée par la même famille, ne va pas quelquefois sans frottement ; il y a bien, de temps à autre, des procès comme il y a des querelles de ménage. Mais on n'en reste pas moins attachés à cette forme d'existence profondément logique puisque le village est sans tutelle administrative, autonome comme une mesnie¹, régi par son seigneur qui en est le chef, assisté par des notables qui fixent son destin dans les assemblées tenues sous le porche de l'église.

Dans ce cadre et à ce rythme paisible vivait Jacques Bonhomme, " tasin " de nos régions. Puis, venait un jour où sa main faiblissante laissait échapper sa houe. Ses enfants lui fermaient pieusement les yeux car ils possédaient, selon la belle formule d'Yvonne Bezard " ce qui peut mieux ennoblir une vie humaine : le goût de l'art et le respect de la mort ", et ils creusaient pour sa couche dernière la bonne terre amitieuse qu'il avait tant ouvrée. Peut-être avait-il fait son testament comme " Martire Mille ", veuve d'un laboureur de Gagny le fit en 1565, pour

¹ famille, maisonnée

léguer autour d'elle une multitude de petites offrandes. Une terre à celui-ci, à condition qu'il ne meure pas sans enfant, une petite dot pour celle-là, et même deux deniers tournois à chaque gamin qui assistera à son service funèbre. Il était courant, autrefois, qu'on spécifie par testament le don de ses vêtements de droguet ou de drap, car ils étaient d'une telle solidité et tellement à l'abri des fantaisies de la mode, qu'ils pouvaient servir à plusieurs générations.

Il va de soi qu'on ignorait les marchands d'effilés d'argent avec écusson et vacations de police. On emmenait les corps à bras d'homme, sur une civière. Ce qui n'allait pas toujours sans incidents. À Montfermeil, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, des porteurs pris de vin posèrent le mort sur le bord de la route pour se colleter à leur aise.

Vous voyez bien comme nous sommes tout près de ces gens qui nous ont précédés sur notre coin de terre, et dont il ne reste pas même un nom sur une pierre rongée de mousse. Nous sommes les héritiers directs de leurs misères, de leurs vertus, de leurs passions et de leur courage, de leurs deuils et de leurs joies. Nous sommes des banlieusards et nos anciens étaient des animaux farouches penchés sur leur glèbe, des culs-terreux aux mains noueuses mais au regard clair. N'en rougissons point surtout, car il n'est pas un parisien qui puisse remonter de trois générations dans son ascendance paternelle et maternelle sans y trouver un paysan. C'est une race qui vaut les autres. Elle l'a rappelé dans l'émouvante complainte du laboureur qui sert de thème à cette causerie et s'achève sur ces vers qui sonnent comme la devise des sires de Coucy :

*Il n'est ni roi ni prince
Ni duque ni seigneur
Qui n'vive de la peine
Du pauvre laboureur.*